

Marcel COURTHIADE

Au moment de la mise en ligne (fin 2011), nous avons ajouté en bleu quelques indications pour mettre à jour le texte en fonction des évolutions depuis 20 ans.

LA LANGUE RROMANI (TSIGANE) : ÉVOLUTION, STANDARDISATION, UNIFICATION, RÉFORME.

1. PRELIMINAIRES

S'il est une langue d'Europe qui est réputée pour son caractère non-écrit, c'est bien la langue rromani, encore souvent appelée tsigane¹. Or, il y a plus de cent ans que l'on imprime en langue rromani. Outre les transcriptions d'ethnotextes à l'usage des philologues et une pincée de brochures pour amateurs avertis², on peut diviser les autres publications en deux groupes principaux :

- des brochures de propagande, le plus souvent traduites en rromani par des non-Rroms. Parmi elles on comptera une vingtaine de fragments des Ecritures³, six fascicules d'éducation et d'hygiène édités en Union Soviétique lors d'une brève campagne entre 1928 et 1931⁴, ainsi que quelques ouvrages parus ces dernières années en Yougoslavie, comme « Herojenge revoluciakerenge an maripe thaj ačhipe » (« Aux héros de la révolution dans la guerre et dans la paix », Sarajevo 1980) ou encore l'album richement illustré « Amen sam e Titosqe, o Tito si amaro » (« Nous sommes à Tito, Tito est nôtre », Zagreb- Ljubljana 1978 ; ces deux derniers titres ont été traduits par des Rroms) ;
- un certain nombre de publications originales, émanant de Rroms et présentant leur création propre. Le plus souvent financés par l'auteur ou par une association culturelle rromani locale, ces ouvrages d'aspect modeste ne bénéficient que d'une diffusion

¹ En raison des connotations souvent désobligeantes des divers noms sous lesquels sont désignés les Rroms : Zigeuner, Gitano, Romanichel, Ciganin, Cigány, Çingene etc... il admis depuis une dizaine d'années (Congrès de Genève en 1978) de les appeler Rroms, du nom avec lequel eux-mêmes se désignent et qui semble s'apparenter au nom d'une caste indienne, les Doms. Ce phénomène n'est pas isolé, puisque pour les mêmes raisons, les Eskimos demandent à être appelés Inuit et les Lapons Saam.

² Par exemple la version rromani de vingt-deux poèmes d'Omar Khayyam « Bish ta dui gilia », par John Sampson (Londres 1902) ou le « Cantique des Cantiques » (« I ghilenghéri ghilia ») par James Pincherle (Trieste 1975).

³ On trouvera une bibliographie de ces publications dans la revue Etudes Tsiganes 1987/3.

⁴ Il s'agit des abécédaires :

Нэво дром. букварё ваш барэ манушэ. Moscou 1928 de N. Dudarova et N. A. Pankov (Nouvelle route, abécédaire pour adultes, 96 pages, tirage : 3300)

Романо букварё баш I бэрш сыкляибэн. Moscou 1930 des mêmes auteurs (Abécédaire, pour la première classe de l'école, 64 pages).

- de la revue : Романы Зоря (Aube rom), 1929... tirage : 1500.

- des fascicules d'édification :

Соса населениё помогискирла лолякэ армиякэ, коли авэла марибэ de S. Sterlin (Avec quoi la population aidera l'Armée rouge si vient la guerre. Moscou 1929, 32 pages).

Нэво гав (Nouveau village de A. Taranov, Moscou 1930).

Пало власть советэн (Sur le gouvernement soviétique de N. Dudarova, Moscou 1930)

- et du récit : Бахт (Bonheur de I. I. Rom-Lebedev. Moscou 1930) ;

à quoi s'ajoute bien entendu le dictionnaire plus tardif des prof. M. V. Sergievskij et A. P. Varannikov : Цыганско-русский словарь. Moscou 1938 et la même année un petit dictionnaire orthographique pour les écoles rromani Орфографическо словарь ваш романэ школы de N. A. Pankov.

restreinte, mais leur existence même remet en question bien des clichés sur le rôle de l'écriture en rromani.

En effet, alors que les publications de propagande et d'éducation étaient destinées à des groupes de lecteurs restreints et dialectalement à peu près homogènes, la seconde catégorie a une toute autre visée : les auteurs ont l'ambition, à terme, de faire partager leur création à l'ensemble des Rroms du monde, même si jusqu'à présent ils ont rencontré des obstacles, essentiellement d'ordre matériel ; ainsi, après avoir publié cinq volumes poétiques en Yougoslavie, Rajko Djurić a-t-il publié une anthologie à Paris et il prépare un autre recueil en Pologne. Plusieurs autres cherchent des éditeurs à l'étranger : Jovan Nikolić, Ismet Jašarević, Šaban Ilić...

S'il est vrai que « toute écriture dans la langue minorée implique un effort de standardisation marquant une rupture avec l'ordre sociolinguistique existant »⁵, cette affirmation prend une dimension supplémentaire dans le cas de la langue rromani qui ne vit qu'à l'état de diaspora et dont les divers parlers ont subi de très fortes influences des langues de l'entourage. Au cours des dernières années, on assiste de plus en plus à la confrontation et aux échanges des Rroms de pays de dialectes différents, tant dans les Congrès, Symposium, Colloques et autres réunions que par l'intermédiaire de l'écrit : à côté de revues éphémères et d'intérêt local, on note l'apparition de périodiques internationaux, dont les principaux sont « Roma » et « Loli Phabaj »⁶. Tous ces contacts rendent nécessaire une standardisation qui permette l'intercompréhension malgré les divergences dialectales. C'est ce qu'a exprimé dès 1971 la « Komisia e çhibăqe » (« Commission pour la langue »), lors du premier Rromano Kongrëso de Londres : « Aucun dialecte n'est meilleur que les autres ; ce qu'il nous faut, c'est une langue centrale normalisée servant aux congrès et dans la presse internationale ». Elle rejetait du même coup l'adoption d'un dialecte donné comme langue commune. On note tout particulièrement dans cette formulation que la langue « centrale » n'a pas vocation de supplanter les parlers existants.

C'est donc dès le début des années 70 qu'est apparue comme une urgence la question de la réforme de la langue. Plusieurs directions ont vu le jour depuis et l'on peut considérer les années que nous vivons comme une période clé du processus de standardisation. Divers facteurs extralinguistiques, comme l'émergence d'un sentiment d'unité des Rroms par delà les frontières ou la conscience de la parenté avec le monde indien, jouent un rôle important dans cette évolution.

2. SITUATION ANTERIEURE

Comme il a été dit plus haut, les publications à caractère de propagande se tiennent à un parler spécifique transcrit selon les habitudes orthographiques de la langue de l'environnement, ce qui convient d'ailleurs très bien à leur objectif de diffusion limitée. On peut illustrer la variété de ces graphies mimétiques en citant le verset Jn III-3⁷ tel qu'il apparaît dans quelques éditions combinant, de façon parfois astucieuse, l'écriture locale et des innovations propres au traducteur :

⁵ D. Baggioni et C. Marimutu : "Le roman créole réunionnais et le projet de dictionnaire", p. 104 in *Lengas* n°19. Robert Lafont écrivait pour sa part : « L'état naturel des langues est le dialectisme. Mais les langues comme les hommes ne peuvent vivre à l'état de nature. En fait, dès qu'elles doivent s'affronter dans l'usage les unes aux autres, elles se cuirassent de régularité ».

⁶ Voir un essai de bibliographie des périodiques dans *Etudes Tsiganes* 1987/1 et l'intéressante recension de Loli Phabaj par V. Friedman dans *Newsletter of the GLS-AC* n°1982/3 (vol. 5). Grattan Puxon estime que « *Krlo e Romenqo*, unlike its predecessor *Romano*, which was published only during 1936, [is] internationally oriented » (« *Romanes and the Romani Language Movement* » in *Roma* Vol. 4, N° 4).

⁷ "Et Jésus lui dit : « En vérité, en vérité je te le dis, qui ne naît pas à nouveau/d'en haut, ne pourra voir le royaume de Dieu »'.

Berlin 1930 : O Jesuska pendass be godo « Tschatschimassa, tschatschimassa, me penaw tuke : Ssite awellass, hod warikon bo duito de gerdjol, naschtig woï o Temm ä Dewlesko tschi dikella ».

On voit comment, sur le modèle allemand, les graphèmes qui correspondent dans les autres langues aux occlusives sourdes, servent ici à noter les aspirées : *pendass* [phendas] "il a dit", *Temm* [them] "pays"... tandis que ceux qui correspondent aux sonores notent les sourdes, du moins à l'initiale : *be godo* [pe kodo] "à celui-ci", *de gerdjol* [te kerdol] "qu'il se fasse"... En conséquence, l'opposition de sonorité est oblitérée, car ces mêmes notent en même temps les sonores à l'initiale : *duito* [dujto] "deuxième", *Dewlesko* [devlesqo] "du ciel", *dikella* [dikhèla] "il verra"... On relève un certain flottement, le graphème <k> rendant une aspirée dans *dikella* et une sourde non aspirée dans *tuke* "à toi". De même, le <t> initial représente une sourde non aspirée dans ce dernier mot, mais une aspirée dans *Temm* par exemple. On peut faire des remarques du même ordre sur les autres éditions :

Riga 1933 : Iisusos phendža leske ano otpheniben : lašņes, lašņes rakirava tuke : keļi kon naločola opatunestir, našti dikhel Davleskīro kraļuma.

Roumanie s.d: Ciacimasa o Isus phendeas leskā : Ciaces-ciaces phenao tukă, ek manuș kana ci kârdeol înkă âkdata ne-vo manuș na'știl te dikhâl e împărâtzia le Devleski.

Suisse s.d: O Jésus phendias leske : tchatchimasa, tchatchimasa, phenav touke, o manouch, kai tchi biandiol palpale, nachti dikhela o imperatsia e Devleski.

Sofia 1937 : Исусъ лѣске пѣнзѣ : чаччѣ чаччѣ тѹке вакерѣва : кайѣкъ те нѣ бѣннзиола пе учѣстарѣ, нащи те дикѣлъ о тагарипѣ Девлѣско.

Ces graphies mimétiques ne sont pas le propre des publications bibliques, puisqu'on les retrouve non seulement dans les livres yougoslaves et soviétiques cités plus haut, mais également dans les premières éditions de création originale rom⁸. Dans les pays qui n'ont pas de tradition de l'écrit en rromani, les premières parutions continuent à se faire en graphie mimétique, comme par exemple la revue bilingue « L'il-List » (« Lettre ») dont le premier numéro a vu le jour en Tchécoslovaquie en 1986. Le système de transcription note par exemple des contrastes qui, oppositionnel en tchèque, ne sont pas pertinents en rromani. De même, des graphèmes aujourd'hui mondialement admis ne trouvent pas place (comme *x* pour la fricative uvulaire, remplacé par le digraphe tchèque *ch* : *kachni* pour [kaxni] "poule").

Inversement, une commission a été formée en 1986 pour la traduction de la Bible en rromani « central », [mais après une nouvelle réunion en mars 1994 à Wiener Neustadt elle n'a plus donné signe de vie \(voir en annexe la déclaration finale de la conférence de Wiener Neustadt\).](#)

3. LES ETAPES

Un peu partout, cependant, les utilisateurs se rendent compte que les graphies mimétiques ne sont pas satisfaisantes, même si certaines d'entre elles (l'écriture croate notamment) sont mieux adaptées que d'autres et ils recherchent une autre voie. On voit alors apparaître divers « alphabets de la langue rromani ». L'un des premiers est celui d'Ibrahim Elshani, publié dans le premier (et unique) numéro de la revue « Romano Allav » en 1972 à Prizren (Cossovie, Yougoslavie). Composé de « 26 lettres, outre ü et

⁸ Le premier volume de Rajko Djurić : O rrom rodel than tela o kham (Le Rrom cherche une place sous le soleil) et celui de Disoran Zekir : Manusipe (Humanité) furent même publiés en cyrillique. Il est malaisé de déterminer dans quelle mesure il est juste de joindre aux œuvres originales celles de Papusza (Bronisława Wajs) de Pologne, car leur publication par Jerzy Ficowski était visiblement destinée au public non-rom.

zh », il est régi par six principes, parmi lesquels on relève le phonétisme absolu selon une version simplifiée artificiellement de la phonétique de la langue (suppression de plusieurs oppositions pourtant distinctives par élimination de certains phonèmes) et l'absence de signes diacritiques. Il comportait initialement quatre digraphes : ⟨ll⟩ (latérale dure opposée à [l] douce, sous influence albanaise – [supprimée depuis](#)), ⟨ch⟩ puis ⟨q⟩ pour [tʃ], ⟨sh⟩ pour [ʃ] et ⟨ou⟩ puis ⟨u⟩ pour [u] [et n'a donc plus actuellement que le digraphe ⟨sh⟩](#). Un extrait de l'éditorial donnera une idée du résultat, qui marque un effort de recherche d'une graphie propre : « O bilteni iklolla douy chhibyende. Pachaha kay avoutne noumrende o koualiteto sigouripaha ka ovell may llacho » ("Le bulletin paraît en deux langues. Nous pensons que dans les numéros à venir la qualité sûrement sera meilleure"). [De nos jours, la négation des phonèmes /z/ et /r/ est ostensiblement revendiquée dans les écrits de Prizren, de même que l'oblitération des oppositions /tʃ/ ~ /t/ et /dʒ/ ~ /d/](#).

Le principe du rejet des signes diacritiques se retrouve dans le projet de graphie du « Komitia Lumiaki Romani » ("Comité Mondial Rom"), adopté surtout en Suède mais par certains auteurs occidentaux, comme Ronald Lee et Donald Kenrick dans leur « cours de rromani par correspondance »⁹ ou en Yougoslavie (manuscripts de Bejta Binak). Cet alphabet a en commun avec le précédent l'emploi du ⟨h⟩ dans les digraphes ⟨sh⟩ [ʃ], ⟨ch⟩ [tʃ], ⟨zh⟩ [ʒ] mais aussi pour noter les aspirées [ph], [th] et [kh] (ces phénomènes étaient considérés à Prizren comme des suites de consonnes), tandis que l'aspirée [tʃh] est notée ⟨chx⟩ (au lieu de ⟨chh⟩ à Prizren). Le ⟨y⟩ note la semi-voyelle [j] mais aussi l'adoucissement : ⟨shy⟩.

En 1973, la seconde réunion de la *Komisia e çhibăqe* envoie à un grand nombre de Rroms de part le monde la proposition d'un nouvel alphabet, constitué de 26 lettres ; il s'agit en fait d'une nouvelle graphie mimétique croate. Notons que le ⟨c⟩ croate est remplacé par ⟨ts⟩ et qu'il est distingué entre ⟨h⟩ (laryngale) et ⟨h̄⟩ (uvulaire), ultérieurement remplacé par ⟨x⟩. Cet alphabet, qui peut rendre compte des dialectes de Yougoslavie, est incapable de transcrire les parlers d'Europe centrale à trois ordres de fricatives.

S'appuyant sur les travaux d'Erik Ljungberg, bibliothécaire polyglotte et autorité en linguistique rromani, André Barthélémy tente de populariser chez les Kelderaš de la région parisienne une écriture dérivée, elle aussi, de l'alphabet croate mais rendant les trois ordres de fricatives : s / ś / š, c / ć / ċ etc.... Il introduit le graphème ⟨à⟩ pour noter une diphtongue [ja] ou [ɛa] et propose deux phonèmes qu'il note respectivement ⟨r⟩ et ⟨ṛ⟩.

Toutes ces graphies ont leurs partisans, mais leur défaut commun est de ne pas réaliser, renforcer ou simplement exprimer l'unité de la langue. C'est qu'il faut pour cela non pas s'attacher à noter des réalisations phonétiques souvent divergentes, mais rechercher les traits communs pertinents qui sous-tendent la langue sous son polymorphisme dialectal. La question dépasse donc la simple rédaction d'un « alphabet » et exige de faire appel à une méthode plus pénétrante d'approche polylectale.

4. L'APPROCHE POLYLECTALE

Avant de chercher à établir une graphie commune, moyenne ou centrale, il importe d'estimer les possibilités même d'une telle démarche. La langue est-elle suffisamment une ? En comparant les quelques versions du verset évangélique donné plus haut, le lecteur aura sans doute eu l'impression que non ; au delà des graphies différentes, on constate de graves différences de langue. Or, ces différences viennent en grande partie du fait que les traductions ont été effectuées à partir d'originaux eux-mêmes différents. Ainsi "s'il ne renaît" est-il rendu "quiconque en deuxième qu'il se fasse", "qui ne-se délivre d'à nouveau", "un homme quand il ne se fait pas homme nouveau encore une fois", "l'homme qui ne naît pas à nouveau" et "s'il ne naît d'en haut". De plus il est fait usage de synonymes : *phenel* et *rakirel* (var. de *vakerel*) "il dit"

⁹ Dans Roma, Chandigarh, numéro après numéro.

et certains traducteurs ajoutent des éléments personnels : "en réponse" dans le texte de Riga, "en vérité" au début du texte de Roumanie, etc...

En dehors de ces divergences "accidentelles", on s'arrêtera sur deux autres types particulièrement significatifs, que l'on pourra illustrer chacun par un exemple tiré du verset ci-dessus :

- divergences phonétiques. On a pour "il a dit" les formes : *pendass* (lire [phendas]), *phendžas*, *phendeas*, *phendias* et *пѣнзѣ* (lire [phenzɛ] pour [phenzja])

- divergences lexicales, dont le meilleur exemple ici est la traduction de "royaume", rendu par trois emprunts : *kraļuma*, *împărăția* et *imperatsia*, tandis que le texte de Berlin porte *Temm*, litt. "pays" [them] et celui de Sofia seul présente le mot exact *tagaripe* pour [thagaripe] – l'aspiration ayant été négligée.

5. QUESTION DE L'UNITE DE LA LANGUE

En réalité, aucun travail véritable ne peut être envisagé tant que la question du nombre de langues en présence : une langue rromani ou plusieurs ? n'est pas résolue. Cette question est aussi liée à celle de la structure des relations entre les parlers considérés. Des recherches dialectométriques en synchronie, basées un corpus reprenant la liste de Swadesh, ont permis de déterminer que dans leur quasi totalité, les parlers rroms sont dans une relation mutuelle de dialecte à dialecte et non de langue à langue, tandis qu'un petit nombre d'autres se sont à ce point éloignés du tronc commun qu'on ne peut plus les considérer comme appartenant à la langue rromani proprement dite.

Ainsi, malgré la vision inexacte de disparité dialectale donnée par les traductions bibliques, on arrive à mettre en évidence que la majorité des parlers rroms constituent une langue unique sous ses diverses réalisations dialectales, que les faisceaux d'isoglosses pertinents réunissent en deux superdialectes et quatre dialectes principaux. Il existe en outre un certain nombre de parlers périphériques, appelés créolisés par Hancock¹⁰, et qui sont essentiellement la « kali chip » ou hispano-rromani (à base espagnole et les autres ibéro-rromani, à base respectivement catalane et basque - aujourd'hui éteint) et la « paggerdi jib » ou anglo-rromani. Il semble fondé de joindre à ces parlers créolisés l'important groupe « sinto-manuš » ainsi que la « kaalenqi tschimb » ou finno-rromani, aujourd'hui éteinte. A part ces formes périphériques mineures, l'essentiel des parlers rroms (couvrant 80% de la population rromani) constitue donc une seule et même langue, dont les divergences relèvent moins de la dialectalisation que des oublis.

Une fois que la langue rromani a été ainsi circonscrite dans ses réalisations, on peut passer à l'analyse des divergences et rechercher le moyen de les réduire.

5.1. Codification et normalisation

L'étude des matériaux dialectaux permet de classer les divers types de divergences et amène à des démarches complémentaires dans le processus de standardisation.

Lorsque l'on a affaire à des réalisations phonétiques divergentes d'un même lexème, comme pour "il a dit" cité plus haut, on établit une forme-dénominateur (qui correspond le plus souvent à une forme diachroniquement antérieure), on recherche un code graphique qui la rende et on énonce un jeu de règles de lecture permettant la réalisation traditionnelle dans chacun des parlers. La forme-dénominateur est dégagée à partir d'études phonétiques, phonologiques et morphologiques du lexème dans l'ensemble de la langue à travers ses dialectes et dans l'ensemble du système de chacun des dialectes. Pour l'ensemble de "il a dit", on met en évidence que le monème passé ~d~ est suivi d'une désinence personnelle commençant par une voyelle préyotisée que l'on note *ǎ*. On pose ensuite pour chaque parler les règles de réalisation (lecture), par exemple :

¹⁰ Voir I. Hancock : *Is Anglo-Romani a Creole ?* in : *Journal of the Gypsy Lore Society* 49, 41-44 (1970) et, du même auteur, *Répertoire des pidgins et créoles*, pp. 631-647 dans *Les langues dans le monde ancien et moderne*, tome I : *Afrique; pidgins et créoles*. Paris 1981.

écriture : *phendă(s)*

règles de lecture :

Riga : la préyotisation palatalise la dentale en affriquée [dʒ]

Roumanie : la préyotisée *ă* est réalisée comme la diphtongue roumaine [ɛa]

Suisse : la préyotisation est réalisée comme semi-voyelle [j]

Sofia : la préyotisée est prononcée [ʋa] dans une prononciation archaïque mais, en même temps, elle transforme la dentale en sifflante [z]; une prononciation plus moderne est [phenzɛ], avec réalisation de [ʋa] en [ɛ] selon le modèle dialectal bulgare.

Reste la prononciation de l'édition de Berlin : comme la préyotisation disparaît de la réalisation, on convient de retirer de la graphie le signe qui la note : *phendas*.

Il existe en outre d'autres réalisations, comme [g̃a], majoritaire à Skopje sous l'influence d'une évolution parallèle en macédonien (/dja/ > [ra]).

En ce qui concerne l'*s* finale, elle n'est en général notée que dans les dialectes qui la prononcent, sa présence ou son absence n'entraînant pas de difficultés de lecture aux Rroms porteurs d'autres dialectes. Toutes ces règles de lectures peuvent aisément se transcrire en termes génératifs.

La démarche décrite ci-dessus est appelée, en linguistique rromani, codification. Elle peut paraître complexe, mais il importe de se rappeler que l'utilisateur rrom assimile uniquement les règles de lecture effectives dans son propre dialecte, tous écrivant à peu près de la même manière et chacun lisant à sa façon. Il s'agit donc d'une graphie polylectale qui note les traits pertinents et communs aux divers parlers et néglige les traits purement réalisatoires porteurs de divergences. L'intercompréhension existant au niveau des échanges oraux est ainsi non seulement maintenue, mais même renforcée à l'écrit.

Il est évident en revanche qu'aucune graphie (sinon un idéogramme) ne saurait rendre les diverses réalisations de « royaume ». Il est alors nécessaire de procéder à une autre démarche : la normalisation. Alors que la codification ne faisait que mettre en évidence quasi mécaniquement l'élément commun existant entre les parlers, sans réelle intervention humaine qui modifiât la langue, la normalisation au contraire choisit, élimine, restitue ; elle modèle la langue selon une norme réfléchie. Dans le cas présent, elle élimine les emprunts *kraļuma*, *împărătzia* et *imperatsia*. Elle rejette *them* « État » comme sémantiquement impropre et choisit *thagaripe*, dérivé de *thagar* "roi", pour "royaume".

On arrive ainsi à une version en langue centrale, comprise par tous les porteurs des dialectes précédemment cités :

Thaj o Jesus phendă(s) lesqe : ćacîmaça, ćacîmaça vakerav tuqe, o manuș ka na biandöl palem, naști (te) dikhel e Devlesqo thagaripe.

A part les cas où ces deux démarches agissent, comme ici, d'une manière pratiquement indépendante, il en existe toute une série d'autres où l'on doit les combiner, selon l'extension inter-dialectale et intra-dialectale de la divergence considérée, selon son degré de régularité, selon les règles de sandhi, selon les risques d'homonymes etc...

Alors que l'on peut considérer que la plus grande partie du travail de codification est disponible depuis qu'il a été présenté aux mass média lors du Colloque « Langue et Culture des Rroms » (Sarajevo, juin 1986), nous n'en sommes encore qu'à l'aube de la normalisation. Les efforts dans ce sens ne manquent pourtant pas, mais ils sont jusqu'à présent demeurés épars et bien souvent sans lendemain. Ils ne manquent toutefois pas d'intérêt, d'abord comme témoignage de la volonté des Rroms de se forger une langue commune moderne, mais aussi parce que de nombreuses propositions sont ingénieuses et que certaines pourraient être retenues avec profit pour la langue « centrale ». Il est en outre intéressant de voir la vitesse avec laquelle bon nombre de ces propositions circulent entre les divers groupes rrom.

Cette démarche est attestée dès le XIX^{ème} siècle, puisque le premier auteur rrom d'un dictionnaire de rromani, Ferenc Sztojka de Paks, en Hongrie, avait déjà expérimenté largement la néologie, ceci dans une logique linguistique en fait stricte-

ment hongroise et bon nombre des quelque 13.000 entrées de son dictionnaire hongrois-romani de 1890 sont de véritables curiosités en termes de créativité lexicale. En effet, ce pionnier avait constaté l'affirmation d'autres langues minoritaires dans l'Empire habsbourgeois, comme le croate ou le slovaque, et ils tenait à suivre cet exemple pour le romani.

5.2. *Participation institutionnelle*

Ce n'est pourtant que près d'un siècle plus tard, dans les années 1980, que les mass média ont apporté leur concours à la formation de la langue « centrale » en créant un lieu où celle-ci est poussée à se développer : il s'agit avant tout des émissions de diverses radios locales de Yougoslavie, dont « Ašunen Rroma!len » de Radio-Belgrade (« Ecoutez, les Rroms ! ») et, depuis le début de 1986, une vingtaine de minutes hebdomadaires à la télévision de Prishtina (Cossovie, Yougoslavie) sous le titre de « Anglunipe » (« Progrès »). La presse est en arrière de ce mouvement, si l'on en juge par l'irrégularité du périodique le plus stable, « Krlo e Romenqo », qui n'a atteint que treize numéros en plus de dix ans.

Les divers Etats n'ont guère contribué à l'émergence de ce romani central, si ce n'est l'Union Soviétique des années 20 puisque, jusqu'à la guerre, près de 200 titres, de nature très diverse (prose, poésie, propagande, traductions littéraires et politiques etc...), y ont été publiés. Le romani est enseigné non seulement au théâtre musico-dramatique Romen de Moscou (fondé en 1931) mais aussi dans diverses écoles et universités. Cet effort cesse après guerre, notamment en raison de l'échec du traitement du romani en Union soviétique, élaboré sous sa forme « littéraire » sur la base d'un seul et unique parler local. Plus récemment, l'Inde, par son intervention, a intéressé l'UNESCO « aux besoins culturels des Rroms et à la promotion de la langue romani »¹¹. Le Colloque de Sarajevo de 1986 a, pour sa part, lancé un appel pressant « aux institutions scientifiques, culturelles et d'Etat dans le monde pour qu'elles aident, par la contribution de leurs spécialistes, par leur soutien matériel et les efforts de leurs organisations, à la formation et à l'affirmation de la langue romani standard commune, ce qui permettra d'inclure les Rroms dans le cercle des nations qui se servent de leur propre langue standard ». Il a également soutenu la « proposition de former, près l'UNESCO ou une autre organisation internationale, un Fonds pour l'étude et la standardisation de la langue romani ». Toutes ces actions seront soutenues « par les organisations des Nations-Unies, le Conseil de l'Europe [...] et tous les pays membres des Nations Unies et dans lesquels vivent les Rroms »¹².

Les travaux de la *Komisia e çhibăqe* ont débouché en 1990 sur la mise au point certes d'un alphabet commun à tous les parlers rroms, traités comme un ensemble cohérent polylectal, mais avant tout sur un ensemble de règles de fonctionnement adaptées à chacun des parlers rroms (v. annexe). A partir de ce moment, la participation institutionnelle a radicalement changé puisqu' il existe un État, la Roumanie, qui a introduit dès 1991 le romani dans le cursus scolaire, ceci non pas sous une forme locale mais sous sa forme paneuropéenne (avec l'alphabet de Varsovie), à tous les niveaux de l'école et de l'université, avec un nombre croissant de bénéficiaires, puisqu'au cours de la seule année scolaire passée 31.000 élèves et étudiants ont pu suivre cet enseignement. De plus un cours en ligne a été inauguré le 16 décembre 2011. De 1992 à 1996, la DG22 de la Commission européenne a aidé le *Groupe de recherches et d'action en linguistique rromani*, secteur exécutif de la *Komisia e çhibăqe*, pour qu'il puisse se réunir périodiquement et entamer la normalisation proprement dite du romani commun, procéder. Les travaux de ce groupe ont été publiés notamment dans les revues *Informaciaqo lil* (Varsovie, en romani) et *Interface* (Paris, en anglais, français, espagnol et allemand). Un important matériel pédagogique a été également produit, en

¹¹ « Largely through the intercession of India, UNESCO began to take an interest in the cultural needs of Roma », Grattan Puxon op. cit. p. 28.

¹² Pour le texte intégral des « conclusions » du Colloque de Sarajevo, voir *Etudes Tsiganes* n° 1986/4 pp. 32 à 34 et *Etnismo* n°41 pp. 3 à 5. Actes publiés en 1989.

particulier un abécédaire adapté à toutes les formes de rromani d'Europe et accompagné d'un guide pour l'enseignant en 12 langues.

La reconnaissance du rromani est aussi passée par son usage comme langue de travail, d'abord à la Commission européenne à Bruxelles (notamment discours de Jacques Delors et Rajko Djurić traduits en simultanément le 29 mai 1991, lors de l'audition à la DG V), puis au Conseil de l'Europe maintes fois depuis 1992, pratique qui au fil des années s'est étendue à diverses conférences organisées par des États, divers organismes privés ou même la Banque Mondiale en 2004 à Budapest. Mis au pied du mur, les interprètes de conférence ont dû trouver en temps réel des solutions pour faire passer en rromani les messages des divers orateurs, ce qui a pesé de manière significative sur la suite des travaux de normalisation dans le domaine des terminologies politique, juridique et administrative – voire de certains éléments du vocabulaire courant qui avaient été perdus dans telle ou telle région.

Malgré ces avancées, les Rroms, sans État qui leur soit propre, sans bourgeoisie nationale, sont bien entendu dans une position particulièrement difficile, voire vulnérable. On a pu voir un certain nombre d'initiatives qui se sont révélées contre-productives. Ainsi, en Scandinavie, diverses publications sont parues, chaque auteur improvisant une ou plusieurs graphies, selon son intérêt du moment, si bien que cette profusion d'écritures a servi d'argument pour arrêter l'initiation scolaire au rromani, en raison des perturbations que ce nombre de graphies risquait de causer chez les enfants. Une institution privée, la « Société Biblique Britannique et Étrangère » a également joué un certain rôle dans la publication en rromani, mais son soutien n'a mené qu'aux résultats qui ont été commentés ci-dessus. Après bien des années de désengagement, deux de ses branches ont fait paraître des Nouveaux Testaments en rromani du Chili (2007) et d'Allemagne (2010), dans une langue relativement riche, mais transcrite dans les graphies locales, ce qui rend les ouvrages illisibles hors de la région de publication. Dans le domaine religieux, on peut comparer la société catholique Saint Jérôme de Budapest qui a publié un Nouveau Testament en rromani (2003), lui aussi illisible pour qui ne sait pas le hongrois et l'archevêché orthodoxe de Bucarest qui mis en circulation en 2006 un recueil de prières, *Lil rudimatengoro*, de 448 pages, lisible lui par quiconque connaît le rromani commun.

Les efforts de standardisation sont encore trop récents pour avoir donné naissance à des publications définitives – sinon le manuel « Romani fonetika thaj lekhipe » (« Phonétique rromani et écriture » Titograd, 1986, bilingue rromani et serbo-croate, dans lequel les principes de l'écriture commune sont exposés au large public à partir de notions simples de phonologie). Le Colloque de Sarajevo a, de son côté, appelé à l'élaboration d'un dictionnaire, à la standardisation de la terminologie moderne, à la mise en route d'une revue scientifique et à l'édition d'une « Encyclopédie des Rroms », visant essentiellement à « éliminer les préjugés existants ». L'originalité de la situation de la langue rromani rend difficile la comparaison ou l'analogie avec une autre langue, sinon peut-être le berbère : dispersion géographique, bilinguisme général, influence de normes locales différentes, absence d'une bourgeoisie, élite intellectuelle (au sens européen) récente, etc...

Depuis lors, plusieurs grammaires d'enseignement sont parues, notamment en roumain et en albanais, ainsi qu'un dictionnaire multilingue de près de 10.000 mots (du rromani vers dix langues d'Europe, v. biblio.). Les publications (manuels, grammaires, dictionnaires, livres de lecture, d'histoire et de culture) du ministère roumain de l'enseignement sont une référence essentielle dans le domaine de la pédagogie : le recueil de textes littéraires pour la X^{ème} classe vient de sortir, clôturant la série de manuels pour l'école élémentaire.

5.3. L'avance de la réforme

Il est important de noter que le rromani écrit n'est pas l'affaire des masses qui bien souvent tiennent leur courrier dans la langue de l'environnement, celle qui a servi à leur alphabétisation – phénomène répandu dans bien d'autres sociétés également, dans les anciennes colonies notamment. En revanche, les modifications orales (néologismes) sont colportées à une très grande vitesse et, considérées volontiers comme « vrais mots

rom », ont tendance à s'implanter facilement dans le parler de la jeune génération, même si, bien souvent, elles présentent des faiblesses morphologiques ou sémantiques.

Il est de toute manière trop tôt pour estimer l'impact de cette évolution sur l'usage courant. On notera toutefois que les locuteurs des parlers créolisés réagissent différemment selon les groupes : alors que les Gitans ibériques manifestent un très vif intérêt pour le trait d'union qu'ils voient dans la langue « centrale », comme en témoignent divers articles de leur périodique « Nevipens Romani » (« Nouvelles rom »), les Sinto-manus demeurent indifférents à ce phénomène qu'ils estiment étranger et les Gypsies britanniques s'efforcent de restaurer le vocabulaire de l'anglo-romani, qu'ils utilisent dans des phrases anglaise et écrivent à l'anglaise.

6. EVOLUTION INTERNE

6.1. Tendances phonétiques

On voit le remaniement non seulement de la graphie, mais même de la notion d'écriture en rromani, qu'a amené l'aspiration à la création d'une langue commune respectant l'individualité des parlers naturels.

Il est concevable que le jeu des règles de lecture permettra le maintien d'un grand nombre de réalisations colloquiales, conformément aux desseins de l'écriture moyenne (« maškarutno lekhipe ») ; cf. Annexe. Certains signes cependant ont pu amener des observateurs à estimer qu'à terme les locuteurs peuvent renoncer aux règles particulières de lecture et prononcer la langue littéralement « comme elle est écrite », c'est à dire selon le découpage phonologique exprimé par l'alphabet de la langu locale dans laquelle ils ont été scolarisés. Ainsi, il existe pour une série de dialectes une règle qui fait réaliser plus ou moins fortement palatalisées les dorsales /k g kh/ devant voyelle antérieure ; or, si certains locuteurs de ces parlers les transcrivent littéralement selon l'alphabet local (ć č cs cz ty k ɥ etc pour k devant i ou e), nombre d'autres estiment plus « correct » de renoncer à cette palatalisation et ils prononcent [k g kh] au lieu de [k ġ kh], ou [ʃ ɟ ʃh] etc...

6.2. Tendances morphologiques

Un phénomène comparable se manifeste en morphologie du nom : l'écriture moyenne a résolu la difficile question du sandhi postpositionnel en introduisant trois graphèmes propres à l'initiale des postpositions. Dans deux cas : ⟨q⟩ et ⟨8⟩, il s'agit de coiffer les réalisations, sourde et sonore selon le contexte, de l'occlusive dorsale ([k] ou [g] pour q) et de l'occlusive dentale ([t] ou [d] pour 8). Dans le cas de ⟨q⟩, interfère avec cette règle la loi de palatalisation des dorsales devant voyelle antérieure ainsi que plusieurs autres règles de sandhi relativement complexes qui élèvent le nombre de réalisations à plusieurs dizaines. Dans le troisième cas, celui de la postposition d'accompagnement et instrument (<~ça), il est difficile de réduire le sandhi à des règles phonologiques (les principales réalisations sont [s], [j], [h], [̃ h] avec nasalisation, [Ø] [ts], voire [v]...). Or, certains Rroms estiment plus « correct » de renoncer à ces diverses règles pour limiter les réalisations pour ⟨8⟩ et ⟨q⟩ respectivement aux alternances [t] versus [d] et [k] versus [g] et ⟨ç⟩ à une alternance [s] versus [ts], ce qui revient à simplifier l'intersystème en restituant une prononciation archaïsante. Si l'on a bien affaire ici à une simplification, elle est plus légitime que celle de Prizren puisqu'elle restitue une forme ancienne sous-jacente aux réalisations – et comme telle n'interdit pas la lecture selon les lois phonétiques dialectales, tandis que la simplification de Prizren exclut des phonèmes et toutes les réalisations qu'ils peuvent avoir.

On peut observer une autre tendance de simplification en morphologie. Il s'agit de la question du pluriel des emprunts européens. On sait que le rromani présente des formes particulières de pluriel selon qu'il s'agit de lexèmes hérités ou d'emprunts. Le

pluriel masculin des emprunts se forme notamment en ~ă ou ~ură¹³ selon le dialecte : *kongrêso* "congrès", pl. *kongrêsă* ou *kongrêsură*. Or, un bon nombre de dialectes palatalisent les dentales devant voyelle préyotisée dans les lexèmes hérités : *buti* "travail", pl. *bută* prononcé [but'a], [but'a] ou même [buʃ'a], [butsa], [bu'ka]. On aurait donc parallèlement *referăti* "exposé", pl. *referătă* avec palatalisation, ce qui est contraire à la prononciation réelle. Certes, ces mots différents à la fois par l'origine, le genre et l'accentuation, mais il est difficile de poser deux règles de lectures différentes : <-tă> se prononçant [-tja] dans les emprunts (masc. paroxytons) et [-t'a], [-t'a], [-t'a], [ka] ou [tsa] dans les lexèmes hérités (fém. oxytons). Il a été proposé de généraliser le pluriel en ~ură, caractéristique des parlers dits gurbet (avec ~onen~ à la forme oblique), mais la longueur du mot obtenu, surtout avec postposition, l'encourage guère à cette solution : *referatonençar* "avec des exposés". Une proposition plus élégante a été avancée récemment : constatant l'arbitraire du genre grammatical dans les mots désignant des objets, Lumia Osmani (v. biblio.) suggère d'effectuer tout ce type d'emprunt au féminin, genre qui ne présente pas de difficulté morphologique ou de différence de traitement selon les parlers, contrairement au masculin. On aurait ainsi *referata*, fém. pl. : *referate*, *konsonanta*, fém. pl. : *konsonante*, *dialêkta*, fém. pl. : *dialêkte* (mot féminin d'ailleurs en grec) etc... Sa proposition englobe même des mots comme *tegrama*, *programa*, *fonema*, masculins en serbo-croate (*telegram*, *program*, *fonem*) mais féminins en macédonien (*телеграма*, *програма*, *фонема*). Si cette tendance se généralisait, on aurait rapidement une importante supériorité numérique des emprunts féminins sur les masculins. Elle est en fait limitée à deux niveaux : d'abord les mots « universellement » masculins et ne présentant pas de difficulté phonétique majeure à la flexion (*plani* "plan", *televizori* "téléviseur", *kongrêso* "congrès", *kompüteri* "ordinateur" etc...) n'ont pas de raison de changer de genre. En outre, il est difficile d'étendre une solution de ce type aux noms désignant des humains masculins, même s'ils se terminent en dentale : *gurbeti* "Gurbet" (membre de la tribu du même nom) ne saurait passer au féminin. Il n'a pas encore été trouvé de solution définitive ; certains Roms proposent la terminaison ~ură, mais elle est ressentie comme étrangère par beaucoup d'autres.

Un problème comparable apparaît avec les noms en dorsale de fin de thème, elle aussi palatalisable dans de nombreux parlers : *brêgo* "colline", pl. *brêgă* ou *brêgură* ; il est clair que la seconde forme est préférée, de même que dans les noms de métier en ~lôgo : *etnolôgo* "ethnologue", pl. *etnolôgură*.

6.3. Tendances syntaxiques

Il est encore trop pour discerner en syntaxe une évolution. On manque de matière, aussi bien descriptive que normative. Cependant on notera les tendances suivantes :

- dans le groupe nominal, divers auteurs, à la suite de Šaip Jusuf notamment, renforcent systématiquement le rôle des postpositions (héritées de l'Inde) et les préfèrent aux postpositions équivalentes chaque fois qu'ils ont le choix ;
- l'infinitif que certains parlers se sont formé sur le modèle environnant (il s'agit de la lexicalisation d'un conjonctif de troisième personne fléchié – mais aussi parfois d'une autre personne) est de plus en plus évité au profit de la tournure analytique de type balkanique ;
- la phrase nominale, très fréquente en rromani parlé, devrait trouver une place de choix dans la langue commune en raison de sa richesse d'expressivité.

6.4. Tendances lexicales

C'est dans ce domaine que les Roms développent la plus grande activité. Lorsqu'un Rrom affirme qu'il « prépare un projet de langue commune », il veut le plus

¹³ Le morphème grammatical ~ură est emprunté au roumain, langue qui ne l'utilise qu'avec les inanimés ; or, en rromani, il peut former le pluriel de tout emprunt, pourvu qu'il soit masculin. On sait que les emprunts de morphèmes isolés sont un phénomène d'une grande rareté.

souvent dire qu'il collecte, compare, dérive, emprunte et recopie des unités lexicales. Bien entendu, la langue rromani n'est pas pauvre en soi, mais il est clair qu'il lui manque une large part de la terminologie moderne européenne pour d'évidentes raisons historiques, économiques et sociales. Sur ce point, au lieu de prendre des listes de mots en langue majoritaire et de les traduire au hasard de l'inspiration en rromani (ce que font certains enthousiastes), la *Komisia e çhibăqe* mène plutôt un travail de réflexion de fond sur les enjeux de la traduction en tant que telle, sur l'usage en rromano de telle ou telle terminologie ou de la manière de voir le monde à travers ces divers vocabulaires, ceci pour éviter de perdre la spécificité du regard rrom sur la vie sociale et politique, le transmettre à travers la langue et faire bénéficier toute la population de cette gnosso-diversité.

6.4.1. Emprunts

Le moyen idéal d'innovation est celui qu'illustre le mot « royaume », cité plus haut : tous les emprunts européens qui causent une fragmentation de la langue cèdent la place au mot rrom *thagaripe*. Or, il n'est pas toujours aussi facile de combler une lacune lexicale. C'est cependant dans cette direction que s'orientent en majorité les Rroms, cherchant les mots oubliés, non seulement chez les vieillards, mais même dans les livres anciens (listes de mots et contes publiés dès le XVIII^e siècle). C'est ainsi que semble être réapparu le mot *heroj* "cuisse", qui était pratiquement oublié, ou bien encore *phanri* "soie", *udud* "lumière" qui se rencontrent chez certains auteurs de Yougoslavie, alors qu'ils étaient totalement absents de cette zone.

Il se produit parfois des situations surprenantes ; ainsi à Skopje a été revivifié le « vrai mot rrom » *sumnal* "monde". Or *sumnal* signifie en réalité "saint" dans les publications anciennes (les Rroms de Roumanie disent encore *o sumnal Devel* « le saint Dieu ») et cet amalgame ne saurait nullement s'expliquer si l'on ne prenait en considération l'homonymie fortuite des mots "monde" et "saint" en macédonien et serbe... Il n'est pas de langue qui ne présente de telles aberrations, qui deviennent des curiosités pour les étymologistes.

Une notion pose un problème fréquent, c'est celle de "nation" les mass-média yougoslaves, et les émissions en rromani donc, parlent sans cesse de « nations et nationalités ». Un mot circule, c'est *tschel*, cité par S. Wolf qui lui-même le tire de F. N. Finck. Or, Finck n'a pas d'autre source que le mot anglais et français *romani-chel*, [romani-*fel*], qu'il interprète comme "nation rromani", tandis que d'autres voient là une déformation de *rromani çhej* "jeune fille rromani". S'il s'agit vraiment du mot pour "nation", alors se pose la question du dialecte : s'il s'agit d'un dialecte à mutation¹⁴, son équivalent balkanique serait *çhel*. Alors ce serait un homonyme de "petite vérole" qui a pour dérivé *çhelalo* "verolé"... Le rapprochement n'est guère flatteur... Lumia Osmani propose d'intégrer ce lexème sous la forme *sel* et d'en dériver *selipe* "nationalité", évitant artificiellement à la fois *çhel* pour des raisons sémantiques et *sel*, racine déjà chargé d'homonymie (*sel* "cent", *selo* "corde", et *selă* "son [des céréales]") mais introduisant en même temps en rromani la dérivation incorrecte du serbo-croate *narod/narodnost*... (transposée en français par les publications yougoslaves : "nation/nationalité")¹⁵. Récemment on a constaté une autre tendance : sous l'influence sans doute de Rajko Djurić, le mot *them*, originellement "pays" a été pris au sens de "nation" et c'est son diminutif *themorri* qui désigne la "nationalité" (au sens yougoslave). Cette solution est celle qu'utilise l'émission en rromani Anglunipe.

Lors du 2^{ème} Rromano Kongrèso (Genève, 1978), la Commission pour la langue, *Komisia e çhibăqe*, décida, essentiellement sous l'impulsion de Vania G.

¹⁴ Les parlers à mutation sont ceux qui ne prononcent plus *çh* et *ʒ* respectivement [tʃh] et [dʒ], mais [e] et [z].

¹⁵ Voir sa contribution au II^o Colloque d'Etudes Tsiganes à Paris, déc. 1986 : « E lavenqe, save nane an-i çhib rromani (Sur les mot qui "manquent" dans la langue rromani) », à paraître dans Actes du Colloque. Pour S. Wolf, il s'agit de son « Großes Wörterbuch der Zigeunersprache », Mannheim 1960, et pour F. N. Finck, de son « Lehrbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner », Marburg 1903.

Kochanowski, que « le vocabulaire usuel manquant serait remplacé par des mots hindi, en utilisant la forme rromani des mots (phonologie et morphologie), c'est-à-dire qu'on leur donnerait la forme qu'ils auraient eue s'ils avaient été gardés en rromani et avaient suivi le même développement phonétique que les autres mots du rromani ».

Cette décision posait bien sûr plus de problèmes qu'elle n'en résolvait ; elle était complétée par une autre : « tout le vocabulaire moderne, et technique en particulier, serait fait des mots internationaux utilisés là aussi selon la phonologie et la morphologie du rromani »¹⁶.

L'idée des emprunts indiens n'était pas une nouveauté. Déjà Rajko Djurić introduisait des indianismes dans ses poèmes : « *e drab andar save kerdon e loka* » ("les racines dont se font les mondes" – *kerdon* est dialectal pour *kerdôn*) ; *lok* est le mot hindi *log* "gens, peuple, humanité, monde") emprunté au sanskrit *loka*, aux sens encore plus nombreux. Šaip Jusuf pour sa part en introduit des dizaines dans sa « Romani gramatika », la première grammaire rromani destinée aux Rroms (Skopje 1980), sans toutefois appliquer le principe de la transphonologisation ni se soucier de l'adaptation prosodique ou morphologique ; il donne ainsi *sanghighar* "reconnaissance", *bhagja* "destin", *biistharnardo* "irremplaçable" etc... (le rromani ignore les occlusives sonores aspirées et le groupe *sth* est devenu *th*). Dans certains cas, il propose des dérivations presque acceptables : *adxin* "dépendant", *adxinipe* "dépendance", *adxinovèla* "dépendre" etc... à côté d'autres totalement fantaisistes, notamment à l'aide du monème causatif *~ker~* qu'il utilise extensivement, ainsi *uštavkjergja* "il a foulé" (litt. "il a fait fouler", alors que "il a foulé" est *uštavdã* ou *uštadã*, et que *uštavkerdã* existe bien mais avec le sens causatif réel de "il a fait fouler"). Bien souvent il introduit inutilement des lexèmes indiens, comme *samudra* "mer" alors que le mot rrom existe bel et bien : *derãv* ou *dorav*.

Le premier en Yougoslavie, Šaip Jusuf tente de construire des mots composés, qui ne sont souvent en fait que le groupe adjectif + nom écrit d'un trait : *kerdolačhipè* "service" (litt. "faitbonté"), *administrativnokher* "maison d'administration", *cäcknevakteskivlada* "gouvernement provisoire" (litt. "de-petit-temps-gouvernement"), *manušikanoteljavipe* "humiliation" (litt. "humain-abaissement"). D'autres composés sont plus abscons : *mekhlikanethave* "toile d'araignée" (litt. "relatifs-à-une-façon-laissée-fils"; en fait il existe un mot : *uralin*), *vjavaxarkjerela pes* "se conduire", sinon plaisants comme *manušcumibaski marebava* "combat humanitaire" (litt. "homme-de-baiser bataille"... avec une faute de genre). Il est clair qu'aucun de ces néologismes ne s'est implanté ; lui-même reconnaît du reste à la pratique un verdict sans appel. Il est important de noter que depuis la parution de cette grammaire, œuvre de pionnier s'il en est, mais aussi d'amateur, Šaip Jusuf a connu une considérable évolution que reflètent ses travaux ultérieurs¹⁷. Un bon nombre de termes qui circulaient à Skopje ont du reste été fixés dans cette grammaire et ceux-là se sont maintenus.

Depuis lors, la notion même d'emprunts indiens a trouvé des adversaires acharnés¹⁸. Pourtant, le nombre de Rroms se trouvant en contact avec les langues

¹⁶ Voir le compte rendu par Grattan Puxon dans Roma, Vol. 4 n°2-3 en anglais pp. 32 à 72 et en rromani de 73 à 104.

¹⁷ Notamment ses conférences à Skopje et sa contribution au II° Colloque d'Etudes Tsiganes à Paris, déc. 1986 : « Nesave fonemenqe trampimàta and-e lavenqo formiripe e romane čhibate (Les changements de quelques phonèmes dans la formation des mots en rromani) », dans les actes du Colloque « Tsiganes : identité, évolution » (1989:359-374).

¹⁸ Tel Giulio Soravia, qui écrivait : « L'idea (de recourir à des emprunts indiens) non è nuova, già avanzata in varie sedi per ovviare a questo inconveniente dell'inesistenza di voci comuni nei dialetti, che usano in taluni significati imprestiti recenti e svariantissimi. L'idea è suggestiva, ma impraticabile, vuoi perché tali voci sono incomprensibili ai più e non si sa con quali mezzi diffonderne la conoscenza, vuoi perché il romanes ha subito profonde trasformazioni fonetiche nei secoli e anche le nuove voci indiane dovrebbero a rigore essere modificate nello stesso senso. /.../ sí tratta pur sempre di una operazione altamente artificiale e discutibile alla luce delle moderne teorie linguistiche. » (Lario Drom n°1-2/1985, Libri e rivisti p. 87). L'expérience prouve que cette forme d'enrichissement n'est nullement impraticable et que les Rroms ne cherchent pas à restituer la forme qu'auraient prise ces lexèmes s'ils étaient issus de l'évolution

indiennes n'est plus négligeable et, de ce contact, il résulte des emprunts d'ordres divers mais en quantité toutefois limitée, contrairement aux prévisions de la *Komisia e çhibăqe* en 1978. La tendance est à restreindre ces emprunts au domaine culturel, et de préférence là où les langues modernes de l'Inde empruntent elles-mêmes au sanscrit. Ainsi la racine *lekh~* "écrire" est-elle rentrée en Yougoslavie sous une première forme *lekh/el, ~lă*¹⁹, bientôt refaite par les Gurbets en *lekha/vel, ~da* (faux causatif évitant la palatalisation de *kh* devant voyelle antérieure). Ce mot a été retrouvé l'an dernier chez les Rroms des environs de Prague. De même un terme apparenté à l'hindi *pustak* "livre" semble avoir été introduit pour remplacer le slavisme *knjiga* ; il a bientôt été rencontré sous les formes *pust, pustî* et *pustik*, cette dernière ayant tendance à s'implanter à la suite de son emploi par la TV de Prishtina.

Un point nouveau a été apporté par Lumia Osmani qui remarquait l'importance des emprunts au vocabulaire arabo-persan de l'ourdou. Lorsqu'étaient recommandés les emprunts indiens, il s'agissait essentiellement, pour des raisons affectives, des racines sanscrites. Or, les termes arabo-persans, dont beaucoup sont connus passivement dans tout le subcontinent indien, se retrouvent chez les Rroms musulmans des Balkans et continuent donc un « pont entre les deux cultures ». Ainsi, si le rromani a un mot pour "question" (*phuçipe*), il n'en est pas de même pour "réponse" ("répondre" se dit *del anglal*, litt. "donner devant") et utilise des emprunts ou des calques (comme le *otpheniben* de Riga, vu plus haut, calque du letton *atbilde* ou plus vraisemblablement du slave : r. *om-šem*, pol. *od-powiedź*). Lumia Osmani, constatant l'extension du terme arabo-persan correspondant du Bengale (*džobap*) à la Bosnie (*dževap*) en propose l'emprunt, qui sera sans doute difficilement accepté chez les Rroms non balkaniques²⁰.

Dans le domaine culturel, le besoin d'un autre mot s'est vite fait sentir ; il s'agit de "lire". À côté des emprunts (*çitinel, ledzonel* et autres), on peut trouver le verbe "chanter" pris dans ce sens : *gilavel*. C'est un calque du vieux-slave et de l'albanais dialectal (la lecture étant jadis l'apanage du prêtre chantant l'office). Les Rroms de Skopje sont arrivés à une solution ingénieuse qui semble désormais entrée dans l'usage international : charger du sens moderne de "lire" le verbe *drabavel* "dire la bonne aventure des lignes de la main". A vrai dire, une formule dérivée *drabarkerel* a d'abord été proposée pour éviter l'amphisémie, mais l'absence d'ambiguïté des contextes a permis de réduire les deux formes à une seule.

On observe par ailleurs de faux besoins lexicaux. Ainsi, le rromani présente-t-il souvent un idiomatisme là où les langues européennes ont un verbe isolé. "Rêver" se dit par exemple *dikhel suno* (litt. "voir songe"; v. aussi ci-dessus "répondre"). Or, certains Rroms ont ressenti le besoin de créer un verbe équivalent au serbo-croate *sanjati* et Xh. Gàsi a proposé un causatif *sunărel* sur *suno* "le rêve". Il semble que cette tentative ait été vouée à l'échec. Un autre cas plus sérieux est celui du verbe "penser". Loin d'ignorer cette notion, le rromani l'exprime par de nombreux tours, selon la nuance sémantique, mais toujours avec un sens très plein : *kerel godi* "penser, réfléchir" (litt. "faire cerveau"), *del godi* "penser, se remémorer" (litt. "donner cerveau"), *mi godi k-o X* "je pense à X" (litt. "mon cerveau à X") et près d'une dizaine d'autres expressions sémantiquement bien définies²¹. Cependant, comme en témoigne l'ubiquité du phénomène de l'emprunt – *mislinel* (au serbe), *găndi(sare)l* (au roumain), *menonëla* (à l'albanaise), *dominel* (au russe) etc... – il semble manquer un verbe "penser" au sens européen passe-partout de "je pense que...", qui n'a en fait pas grand-chose à voir avec

phonétique du rromani. Ils empruntent directement et adaptent spontanément la forme. Quant aux « moderne teorie linguistice » qui considèrent artificiel et discutable l'emprunt aux langues apparentées, je ne suis pas parvenu à les identifier.

¹⁹ Pour les verbes, les formes de référence en rromani, dites « formes du dictionnaire », sont la troisième personne du singulier au présent actif et celle du passé simple.

²⁰ A remarquer que la majorité des mots communs aux parlers balkaniques et aux langues de l'Inde s'étendent bien au delà de Bengale, puisqu'on les retrouve jusqu'en indonésien et malais ; ainsi le mot cité pour « réponse » revêt-il dans ces langues la forme *jawab, jawapan* ; j est prononcé [j] ou [dʒ] dans les langues considérées.

²¹ Sur l'ensemble de ces formes et leurs correspondances avec les langues européennes, voir mon étude « Problèmes actuels de lexicologie rromani » (1987).

l'acte de pensée au sens plein. Actuellement, c'est *gändisarel* qui semble dominer dans les émissions d'Anglunipe. Or, le suffixe *~isar~* qui sert à l'emprunt de verbes dans les dialectes du groupe dit en "e" (cf. roumain *a gândi* "penser") a pour pendant *~in~* dans les dialectes plus archaïques, dits en "o". On a ainsi vu apparaître par analogie le néologisme *gändinel* et même, à la suite d'une identification fautive de *gänd-* à *god-*, une forme aberrante *godisarel* (*godinel* n'a pas été attesté à ce jour). Cette introduction d'un mot passe-partout tend à appauvrir sémantiquement la langue des façons multiples et colorées que le rromani avait d'exprimer la notion "penser". Le passage à des formes analytiques conduit aussi à une réduction du lexique, ce qui peut être pris comme un appauvrissement ou une simplification : ainsi les verbes de mouvement "entrer", "monter", "sortir", "descendre", rendus en rromani commun par *girel*, *uklöl*, *iklöl*, *xulöl* sont remplacés dans plusieurs pays par des formes comme *zal andre*, *zal opre*, *zal avri*, *zal tele* (aller dedans, en haut, dehors, en bas) sous influence des langues locales, elles mêmes analytiques.

Il arrive qu'un emprunt à une langue avec laquelle le contact est coupé passe pour rrom : ainsi l'emprunt au roumain *sëmno* "bâton du chef" (roum. *semn* "signe") a été perçu comme "vrai mot rrom" par les Rroms yougoslaves, le groupe *~mn~*, fréquent en rromani, aidant. Ils en ont fait un oxyton *semno*, dont il ne serait pas absurde d'appuyer l'adoption dans le vocabulaire du rromani commun. Inversement, un mot rrom emprunté au grec au haut Moyen-Âge donc bien naturalisé, comme *kris* "jugement, tribunal" est-il perçu comme non rrom et emprunté d'un dialecte à l'autre avec la voyelle caractéristique des emprunts : *krisi*, *kriso*. Toutes les langues contiennent de pareilles curiosités.

6.4.2. Dérivation

Outre la popularisation des lexèmes limités dialectalement, la langue rromani fait appel pour s'enrichir à la dérivation. Elle se heurte cependant à deux difficultés, dont l'une est le peu de vitalité de la plupart de ses suffixes, à l'exception des suivants :
- le préfixe privatif *bi~*, que l'on trouve par exemple dans *bibuti* "chômage" (de *buti* "travail" ; *bibutipe* serait sans doute meilleur) et un grand nombre d'autres formations ; il est à noter que ce préfixe introduit une notion assez subtile, celle de "qui n'est pas tel, alors qu'on s'attendrait à le savoir tel", comme par exemple *biparno* "non-blanc, mais qu'il devrait l'être", *binasvalo* "en bonne santé, alors qu'on se serait attendu à le trouver malade" etc.

- le suffixe abstrait *~pe* avec ses variantes dialectales *~ba*, *~pe*, *~be*, *~pen*, *~ben*, *~mos* etc... L'élément nouveau dans l'usage de ce suffixe très vivant est que l'on le rencontre désormais lié à des mots internationaux, comme *aktiv*, d'où *aktivipe* "activité". Il est regrettable qu'un mauvais usage cause parfois des inexactitudes : *baripe* est "grandeur", de *baro* "grand" ; or, une analyse erronée du mot serbe *većina* "majorité" a entraîné un calque amphisémiq ue : *baripe* "grandeur" et "majorité", alors qu'un mot existe pour ce sens : *buderipe*. Les méprises se combinent parfois. C'est ainsi que le serbe dérive *društvo* "société" de *drug* "camarade, ami". Sur ce modèle a été forgé *amalipe* avec la valeur de "société". Or, la racine, qui n'est autre que le mot rrom *amal* "ami", est souvent utilisée dans le sens de "camarade" au lieu de *dost*, plus juste mais plus rare (sans doute directement emprunté au persan, alors que la forme passée par le turc est *dosti*). Ainsi, l'émission *Anglunipe* propage le mot *amalipe*, proprement "amitié", avec le sens erroné de "société" (en politique notamment). On conçoit le malaise causé par cette confusion : les classes de la société ne sont pas les classes de l'amitié... La forme *dostipe*, qui est simple, logique et cohérente, n'a pas vraiment réussi à s'imposer à ce jour, non plus que des tentatives du genre *socialipe* ;

- *~(v)alo* est également assez vivant à l'état naturel, comme dans *choralo* ou *chorvalo* "barbu" de *çhora* "la barbe". C'est ce suffixe qui a promu le mot *pařivalo* litt. "honoré" utilisé à Anglunipe dans l'expression *pařivale dikhavne* "estimés téléspectateurs" (pour *dikhavne* voir plus bas) ;

- *~uno* ou *~utno* indique surtout la matière, comme *kaštuno* "en bois" de *kašt* "bois", ou l'appartenance abstraite : *upruno* "supérieure" de *upre* "en haut". Son regain de vitalité

peut s'illustrer par le néologisme *kedutno kher* sort de local commun au quartier (serbe *mesna zajednica*) du verbe *kèdel, kidel* "rassembler, réunir" ;

- les diminutifs en *~orro* sont également bien vivants, surtout dans les parlers d'Europe centrale. Ils peuvent prendre une valeur particulière, comme nous l'avons vu ci-dessus dans *themorri* pour "minorité ethnique".

- les suffixes causatifs, *~av~* à partir de certains verbes et *~âr~* ou *~kâr~/~ker~* plus général sont productifs à peu près dans tous les parlers : *daral* "il craint", *daravel* "il effraye", *piel* "il boit", *piavel* "il abreuve", *lazal* "il a honte", *lazavel* ou *lazakârel* (selon le dialecte) "il fait honte", *kalo* "noir", *kalârel* ou *kalâkârel* "il noircit (trans.), il rend noir" etc...

- il existe un itératif qui mériterait d'être davantage impliqué dans l'usage courant : *rovel* "il pleure", *rovkerel* "il passe son temps à pleurer", *puçhel* "il demande", *puçkerel* "il assaille de questions" etc...

- l'élément *~isar~*, à l'origine caractéristique des parlers de groupe "e", s'introduit de plus en plus dans la langue commune par le biais de formations comme *agorisarel* "achever" (de *agor* "extrémité" – à côté de *agordel* "finir") ou encore *gatisarel* "préparer" (de *gâti* "prêt").

En fait, un bon nombre de suffixes limités, dans l'état naturel de l'usage, à une dizaine d'unités lexicales peuvent aisément être revivifiés, comme *~ikano*, que l'on trouve dans *phralikano* "fraternel", de *phral* "frère", *çhavrikano* "enfantin" (*çhavrikano lil* "papier enfantin" est le nom d'une revue pour enfants). Ce suffixe permet notamment la formation d'adjectifs de nationalité : *serbikano* "serbe", *albanikano* "albanais", sans les connotations qui entachent les adjectifs spontanément formés. Les possibilités sont nombreuses, comme le montrait une multitude d'exemples tirés des publications les plus diverses.

L'autre difficulté est causée par la manière chaotique dont bien des gens forgent des dérivés, selon l'inspiration du moment et sans le moindre souci de cohérence du système. Ces formations, parfois notées par d'autres et même publiées (elles constituent une bonne part du *Srpsko-hrvatsko-romsko-engleski rečnik* de Rade Uhlik, Sarajevo 1983) ne font que jeter un peu plus de confusion dans le nouveau vocabulaire déjà fragile. Cet ouvrage a en fait desservi la standardisation de la langue, tant par la dérivation délirante qu'il présente que par la confusion entre la langue courante et les parlers occasionnels à fonction cryptique, jargons et autres argots. Ainsi, dans les circonstances particulières (pour ne pas être compris de l'entourage), les Rroms utilisent abondamment un descriptif contenant la postposition adjectivale de possession-relation au lieu du vrai nom des signifiés. Cette forme d'argot atteint son maximum dans les parlers créolisés, notamment l'anglo-romani, mais elle est très marginale en romani. Rade Uhlik a eu le tort de vouloir en faire un véritable moyen d'enrichissement du romani. Son ouvrage fait date à bien des égards et on peut espérer qu'outre l'abondance de matériaux qu'il apporte, il donnera l'occasion d'une solide réflexion sur la formation des mots, comme le souhaite du reste l'auteur lui-même. C'est ce qui manque le plus dans ce domaine : une réflexion scientifique préalable à la pratique.

Signalons un mot qui présente un intérêt particulier : c'est "école". Sans cesse, les Rroms revendiquent cette institution et ils ont donc besoin d'un terme pour la désigner. Refusant d'abord les dérivés de *schola* (serbe *škola*, alb. *shkollë*, roum. *școală*, pol. *szkoła* etc...), certains ont tenté de former un mot propre, en joignant le suffixe d'agent *~no* à la racine *sika(v)~* "montrer, indiquer", le tout au féminin, sous l'influence du genre du lexème "école" dans la langue du milieu, d'où *sikavni*, qui signifie donc "montreuse, indicatrice", mais aussi "enseignante". Il est à noter que cette formation avait déjà été relevée au début du siècle dans le mot *sikamno* "montreur, guide", mais aussi "enseignant" (l'évolution de *~vn~* en *~mn~* est un calque inverse de l'évolution diachronique de *~mn~* en *~vn~*). Certains ont évité l'homonymie en dérivant du thème médio-passif : *siklōvni*, tandis que pour d'autres le mot ainsi obtenu désignait, plus logiquement, l'élève. Il est important de souligner cette particularité du romani : le substantif issu d'un verbe conserve la catégorie de la diathèse, selon le thème sur lequel il a été formé, comme ici ou encore avec le suffixe *~pe*.

Or, la relative rareté du suffixe *~no*, fém. *~ni*, et son manque de vitalité ont causé la confusion avec *~do*, fém. *~di*, terminaison du participe passif, lequel dans certaines circonstances peut en effet avoir un sens actif : *bisterdo* "oublié" mais aussi "oublieux" (ce phénomène se rencontre dans d'autres langues, notamment le grec comme dans *ξεχασμένος* ou l'albanais *i harruar*, même sens). On arrive ainsi à une polysémie inacceptable : *sastardi* "hôpital ; soignante ; guérie". On trouve ce genre de propositions, calquées sur le parler la rue, chez Uhlik. La tendance actuelle s'oriente plutôt vers l'usage suivant :

- les mots internationaux *skòla* et *spitàla* semblent admis en dépit des courants puristes ; ce sont ceux que l'on entend à Anglunipe ;

- le suffixe d'agent *~no*, fém. *~ni*, semble s'implanter : *gilamno* "chanteur", mais il s'agit peut-être d'une formation ancienne. Actuellement on trouve *sikavno* "enseignant", ou plus exactement "guide, indicateur" à côté de *sikamno*. On a de même *dikhavno* pour "(télé)spectateur" qui est en fait dérivé du causatif de "regarder", sans autre explication que l'euphonie ! Depuis la mise sous presse, un grand nombre d'autres noms d'agent en *~no* se sont diffusés, comme *mudarno* "meurtrier", *èterno* "dessinateur", *dikhlàrno* "examinateur" etc...

- d'autres formations d'agents ont été proposées, notamment sur le schéma du déverbatif existant dans la langue, et avec les suffixes *~tro* (ancien), *~tòri* et *~àri* (tous deux empruntés) : *šunitro* "auditeur" de *šunel* "écouter" ou *bakràri* "berger" de *bakro* "mouton". Le participe second du *kelderás* en *~dino* a pu être utilisé, comme dans *Loli phabaj* : *ikaldino* "éditeur" de *ikalel* "extraire, tirer, sortir" (transitif). Or *ikaldino* signifie pour le Rrom moyen "mis dehors de la maison". Il est certain que l'on ne saurait progresser sans quelques maladresses.

On notera enfin une suggestion originale de transcatégorisation due à Ganimeta Ramadani²² : constatant que les ultimes traces des anciens cas indiens du rromani (locatif en *~e* et ablatif en *~al*) se sont lexicalisées en fonction d'adverbes : (*po*)*ćorāl* "à la dérobée, en cachette", de *ćor* "voleur", elle propose d'emprunter sous forme d'adverbes les mots internationaux en *~al*, donnant donc : *natural* "naturellement", *normal* "normalement", *general* "généralement" etc... On regrettera qu'elle ne propose pas de forme adjectivale correspondante, mais il ne semble pas difficile d'avancer des formes comme *naturikano* "naturel", ou simplement l'emprunt *naturàlo*, ce qui rejoindrait le système de dérivation *aćar* "habitude", *aćaral* "habituellement", *aćarikano* ou *aćarutno* "habituel".

Parmi les exemples de dérivation dispersés dans les diverses publications, une majorité demeure toutefois formée avec rigueur et permet un véritable développement de la langue. Quant à l'enrichissement par composition, il faudra y venir un jour, mais il est encore étranger à l'esprit de la langue et les tentatives de Saip Jusuf ne sont pas faites pour encourager dans cette direction. Pour l'instant on ne peut signaler que des cas isolés comme *ućharpátrin* "couverture (de livre)", de *ućharel* "couvrir" et *patrin* "feuille". Transparent, ce terme proposé par *Loli phabaj* semble s'être imposé.

Ce qui ressort de cet aperçu lexical, c'est que chaque mot a son histoire, parfois complexe, et que la normalisation, qui œuvre essentiellement dans ce domaine, nécessite beaucoup plus de moyens que la codification, laquelle ne faisait que mettre en évidence un système préexistant au sein de la langue. Chaque absence, perte ou non-production d'un mot ou d'un autre a elle aussi un sens historique, culturel et social, si l'on en retrouve les causes. Loin de combler systématiquement les « vides », la *Komisija e ćhibăqi* s'interroge sur les causes de cette absence et tente d'en tirer des enseignements sur l'histoire des rapports des Rroms aux autres peuples ou au monde en général. La réflexion sur le vocabulaire fait du reste partie de la tradition des veillées chez les Rroms, où s'affrontent ceux qui savent le plus de mots rares ou pittoresques²³. Cette continuité entre l'héritage culturel et la démarche linguistique ne peut être que bénéfique pour la langue.

²² Voir sa contribution au II^o Colloque d'Etudes Tsiganes, Paris déc. 1986 : « O postpozicie hem o padeženqe aćhilimàta an-i rromani ćhib (Les postpositions et les vestiges de cas en rromani) » dans les Actes du Colloque.

²³ Voir par exemple « Oral Folklore of Slovak Roms » de Milena Hübschmanová (1985).

7. PERSPECTIVES

Il est encore difficile d'établir une chronologie du rôle des divers moyens d'enrichissement de la langue. Il semble que la popularisation des « vrais mots rroms » et les emprunts au vocabulaire international restent dominants. La questions de la suppression des éléments étrangers et particulièrement aiguë en rromani, car ils sont la principale cause d'incompréhension entre Rroms venus de pays différents. Il est clair que si "allocations familiales" se dit *dečji* (*dodatak*) en Yougoslavie, *kobesimi* en Albanie, *családi pótlék* en Hongrie, *dobávki* ou *pridávka* en Tchécoslovaquie, *alocație* en Roumanie ou *dodàtkos* en Pologne, l'élimination de ces termes et leur remplacement par une expression rrom commune n'est pas seulement un vœu sentimental ou esthétique de puriste : c'est un impératif pour la communication. Il en va de même d'un concept comme "tension (artérielle)", rendu comme *pritisak* en Serbie, *tensiòni* en Albanie, *kèrvno* en Bulgarie, *njomàšo* en Hongrie (de *vérnyomás*), semant la confusion dans toute conversation entre Rroms d'origines diverses – alors qu'il existe un forme, certes assez archaïque, qui est *jizdipe*, nom abstrait de *jizdel* signifiant exactement "presser" (les Rroms de Hongrie ont quant à eux la forme *pizdipe*, qui résulte par métathèse de *ispidipe* "poussée", peut-être justement sous l'influence de *jizdipe*).

Outre les émissions de radio et de télévision, la standardisation touche principalement la production littéraire de la jeune génération et le langage scientifique ; celui-ci est encore en bonne part limité aux questions linguistiques : la langue standard parle d'elle-même, et ce métalangage est un progrès, comme le notait Šaip Jusuf, car jusqu'à présent c'est en langue non-rrom que l'on dissertait du rromani. Pour la première fois, cinq exposés ont été tenus en rromani à la Table Ronde d'Etudes Tsiganes en décembre 1986 au Centre Beaubourg (Paris), dont les actes ont été publiés en 1989 sous le titre *Tsiganes : identité, évolution*. Le rromani colloquial sera sans doute le dernier touché par cette évolution. Rappelons qu'aux termes de la décision de 1971, la langue centrale ne prétend pas remplacer la parler familial ; le locuteur, à chaque acte de parole, doit se situer à un niveau adéquat entre son parler vernaculaire et la langue centrale, plus près tantôt de l'un, tantôt de l'autre, selon les participants à l'acte de communication et le cadre dans lequel il se déroule.

8. DEPUIS LORS

L'événement essentiel depuis la publication de cet article en 1989 a été, l'année suivante, la tenue du 4ème Congrès de l'Union rromani internationale à Jadwisin-Serock, tout près de Varsovie, premier congrès rrom où se côtoyaient des centaines de Rroms à la fois des pays dits de l'Est et d'Occident. Ce congrès a couronné des années de correspondance entre les participants à la Commission pour la langue et le minicolloque de trois jours tenu dans les mêmes locaux à la veille de ce congrès. L'assemblée a validé le 8 avril la décision issue des travaux de la Commission., décision qui ne posait pas un simple alphabet mais les 21 principes du fonctionnement polylectal d'un alphabet rromani commun à tous les parlers rroms (v. en annexe).

Dès la rentrée scolaire de 1991, le gouvernement roumain intégrait l'enseignement de la langue rromani, écrite sur les bases de l'alphabet dit de Varsovie, dans le système scolaire du pays et notamment dans trois écoles pédagogiques et un système d'enseignement à distance. Un nombre important de livres a été publié depuis, soit dans des graphies dites mimétiques ou succursalistes imitant l'écriture des langues locales (c'est le cas des brochures et petits livres), soit en alphabet de Varsovie (c'est le cas de pratiquement tous les volumes d'une certaine importance). En revanche, les périodiques sont pour la plupart des cas écrits en langue locale et lorsqu'ils présentent des textes en rromani, celui-ci est écrit comme le reste de la publication. Il est vrai qu'un certain nombre d'imprimeurs est pris au dépourvu devant cette écriture car ils ne savent utiliser leurs claviers d'ordinateurs qu'en pressant une touche par lettre... alors qu'il est possible de programmer l'introduction de toutes les lettres rromani dans les textes, à condition d'écrire en codage UTF-8 et dans une police Unicode (et aujourd'hui

même la police Times New Rromani englobe toutes les lettres du rromani). Depuis peu, un correctif informatique, appelé EuroUniv, permet même d'avoir accès directement à toutes les lettres de toutes les langues d'Europe à alphabet latin, notamment le rromani. Il suffit de l'installer (ce qui prend dix secondes) et ensuite toutes les lettres à diacritiques du rromani sont disponibles en frappant en même temps la touche AltGr et la lettre base correspondante (a pour ă, s pour ș, 3 pour Ț etc...). Ce système a aussi été utilisé dans des sous-titrages de films, dans les moteurs de recherche etc... Les obstacles principaux à l'extension de ce système qui permet la communication facile entre tous les Rroms au delà des différences dialectales sont les intérêts personnels locaux, l'incompréhension de l'unité de fait de la langue par delà les réalisations superficielles divergentes, la néophobie, le manque de confiance, la difficulté à renoncer à des clichés invétérés etc... Toutefois, l'exemple de la Roumanie qui désormais intéresse de plus en plus de pays et l'existence d'une chaire LMD de langue et civilisation rromani à l'Université de Paris (INALCO) sont des facteurs essentiels pour consolider cette approche polylectale et donner une seconde vie à la langue rromani.

Références

- Acton, Thomas A. 1986. The Value of « Creolized » Dialects of Romanes. In: *Colloque de Sarajevo*. London. Multicopié pp. 1-8.
- Barannikov, A.P. et M. V. Sergijevskij. 1938. Цыганско-русский словарь. Moscou.
- Barthélémy, André. 1983. Grammaire du tsigane kelderash. Paris.
- Brozović, Dalibor et Dunja Brozović-Rončević. 1986. Sociolingvistički aspekti standardizacije Romskog jezika (Aspects sociolinguistiques de la standardisation de la langue rromani). In: *Colloque de Sarajevo*.
- Choli Daróczy, József et Levente Feyér. 1984. Romano-Ungriko cino alavari ta ungriko-romano cino alavari (Petit dictionnaire tsigane-hongrois et hongrois-tsigane). Budapest.
- Colloque scientifique international de Sarajevo « Langue et culture des Rroms » : compte rendu et conclusions*. 1986. Etudes Tsiganes 4:32-34. Paris.
- Courthiade, Marcel. 1984. Romani fonëtika thaj lekhipe [ogledno izdanje] (Phonétique rromani et écriture [édition expérimentale]). Filån Than.
- . 1985a. Distance between Romani Dialects. In: *Journal of the Gipsy Lore Society*, North American Chapter 8,2:1-4.
 - . 1985b. Between Oral and Written Textuality : the « Lila » of the Young Rromani Poets in Kosovia. In: *Lačo Drom International* 6 (suppl.):2-20.
 - . 1986a. Romani fonëtika thaj lekhipe. Titograd.
 - . 1986b. Themelet e shkrimit të gjuhës rome të përbashkët (Fondements de l'écriture de la langue rromani commune). In: *Koha* 1,86:83-102. Titograd.
 - . 1986c. O kodifikaciji i normalizaciji romskog zajedničkog jezika (Codification et normalisation de la langue rromani commune). In: *Colloque de Sarajevo*.
 - . 1987a. Kaj zal i rromani čhib ? In: *Etnismo* 41:3-5.
 - . 1987b. Problèmes actuels de lexicologie rromani. In: *Lingua posnaniensis* 3:55-74. Poznań.
 - . 1989a. Beleške sa šestdeset strana prevodjenja naučkog teksta na romski jezik (Notes sur la traduction de soixante pages de texte scientifique en rromani). In: *Sveske Instituta za proučavanje nacionalnih odnosa*. Sarajevo.
 - . 1989b. Problemi prilagodjavanja terminologije neromskog porekla romskom jeziku (Problèmes de l'adaptation de la terminologie d'origine non-romani en rromani). In: *Razvitak Roma u Jugoslaviji*. Akademija Nauk i Umetnosti SFRS. Beograd.
 - . 1989c. La standardisation du rromani ; Aspects sociolinguistiques et méthodologiques. In: II° *Table Ronde d'Etudes Tsiganes*. Paris.
 - . (sous presse) Les latérales en rromani. In: *Lingua posnaniensis* 32. Poznań.
- Finck, F. L. 1903. Lehrbuch des Dialekts der deutschen Zigeuner. Marburg.
- Friedman, Victor A. 1985. Problems in the Codification of a Standard Romani Literary Language. In: *Papers from the Fourth and Fifth Annual meetings*, Gypsy Lore Society, North American Chapter. New-York ; pp. 56-75.
- Gilliat-Smith, B. J. 1960. Basic Romani ? In: *Journal of the Gipsy Lore Society*, 39:30-40.
- Hancock, Ian F. 1970. Is Anglo-Romani creole ? In: *Journal of the Gipsy Lore Society*, 49:41-44.
- . 1979. Romani sociology. Numéro spécial de *International Journal of the Sociology of Language* 19:1-83. The Hague.
 - . 1980. Problems in the creation of a Standard Dialect of Rromani. In: *Social Science Research Council Working Papers in Sociolinguistics* 25.
 - . s. d. Sar jekh zeno. In: *Loli Phabaj* 1:5. Salonique.
- Hübschmanova, Milena. 1985. Oral folklore of Slovak Roms. In: *Lačo drom International* n° 6 (suppl.):61-70.
- Jezik i kultura Roma*. Cf. Colloque scientifique international (Sarajevo).
- Jusuf, Šaip. 1989. Nesave fonemenqe trampimàta and-e lavenqo formiripe e rromane čhibăøe (Changements de quelques phonèmes dans la formation des mots en rromani). In: II° *Table Ronde d'Etudes Tsiganes*. Paris.
- . s. d. Amari čhib (Notre langue). In: *Loli Phabaj*. 1:6-12. Salonique.
- Jusuf, Šaip et Krume Kepeski. 1980. Romani Gramatika/Ромска граматика. Skorpje.

- Kenrick, Donald.* 1981. The Development of a Standard Alphabet for Romani. In: *Bible Translator*, 32,2:215-219.
- . 1986. Towards a Common Alphabet for Romani. In: *Colloque de Sarajevo*.
- . s. d. Alfabeto. In: *Loli Phabaj* 1:3-5.
- Kochanowski, Vania de Gila.* 1983. Romani kojni : khetani romani (La koinè romani : romani unie). In: *Studia indio-iranica (Festschrift T. Pobožniak)*; pp. 55-63. Cracovie.
- Ljungberg, Erik et Olaf Gjerman.* 1963. The Language of the Swedish Coppersmith Gipsy Johan Dimitri Taikon. Falköping.
- . 1981. Un contributo alla discussione per una ortografia romani. In: *Planificazione linguistica : il problema dei Rom.* Catania.
- . s. d. A Contribution to the Discussion of a Romani Orthography. Multicopié pp. 1-9 (version anglaise du précédent).
- Ljungberg, Erik et Lambert Scherp.* 1977. Contribution à la discussion sur l'orthographe de la langue romani. In: *Table Ronde de Tsiganologie.* Paris (inédit).
- Osmàni, Lumia.* 1989. E lavenqe save nane an-i čhib rromani (Sur les mots qui "manquent" dans la langue rromani). In: *II° Table Ronde d'Etudes Tsiganes.* Paris.
- Pismo romane jezika* (s. a.) 1972. Romano Allav 1:6-7.
- Puxon, Grattan.* 1982. Romanes and the Romani Language Movement. In: *Roma* 6,4:22-29.
- Ramadani, Ganimeta.* 1989. O postpozicije hem o padeženqe ačhilimata an-i rromani čhib (Les postpositions et les vestiges de cas en rromani). In: *II° Table Ronde d'Etudes Tsiganes.* Paris.
- Sergejevskij, M. V. et A. P. Barannikov,* voir Barannikov.
- Šipka, Milan.* 1986. Potreba, značaj i perspektive proučavanja jezika i kultura Roma [uvodni referat] (Nécessité, importance et perspectives de l'étude de la langue et de la culture des Roms [exposé introductif]). In: *Colloque de Sarajevo*.
- Soravia, Giulio.* 1981. Standardizzazione del Romanes ? Come ? In: *Planificazione linguistica : il problema dei Rom.* Catania.
- Szegö, László.* Theoretical and Practical Problems in Romani Orthography. In: *Colloque de Sarajevo*.
- Talos, Endre.* 1986. On Making Unified National Orthographies. In: *Colloque de Sarajevo*.
- Tsiganes : identité, évolution. II° Table Ronde d'Etudes Tsiganes de décembre 1986 à Paris.* 1989. Ed. par Patrick Williams. Paris.
- Uhlik, Rade.* 1983. Srpsko-hrvatsko-romsko-engleski rečnik. Sarajevo.
- Wolf, Siegmund.* 1960a. Grobes Wörterbuch der Zigeunersprache. Mannheim.
- . 1960b. Zur Frage einer normierten Zigeunersprache (Basic Romani). In: *Phonetica* 5:204-209.

ANNEXE 1

Décision "L'Alphabet rromani"

Varsovie, le 07.IV.1990

La Commission pour la Standardisation de la langue rromani s'est réunie à Varsovie (Jadwisin-Serock) les 5 et 6 avril 1990, sous le patronage de l'Unesco et a pris les décisions ci-dessous :

1. la langue rromani écrite est une, avec de petites variations, et les Rom la lisent avec une marge de tolérance, chacun selon son dialecte.
2. l'alphabet rromani est spécifique, sur la base de l'alphabet latin, avec quelques petites modifications, et nous n'écrivons pas dans l'alphabet d'une autre langue.
3. un graphème ou un diacritique ne peut avoir qu'une seule fonction.
4. dans la langue standard, il y a 5 (cinq) voyelles : **a e i o u**; certaines sont en variance lexicale, mais ce phénomène ne ressortit pas à la phonologie ou à la phonétique.

5. dans la langue standard, il n'y a pas de voyelles centralisées. On ne les trouve que dans les textes à caractère dialectale. On peut alors les indiquer à l'aide de deux points (tréma : ¨) : **ä** comme le **â** [ou le **î**] roumain [le **ы** russe, le **y** polonais, le **ı** turc etc.), **ë** comme le **ă** roumain, le **ë** albanais, le **ь** bulgare etc.), ainsi que **ö** et **ü** comme en allemand [ou en hongrois].
6. les voyelles à constriction ne sont pas admises dans la langue standard.
7. il n'y a pas de diphtongues en [w] dans la langue standard.
8. la préyotisation est notée à l'aide du "ćiriklo": ˇ.
9. il n'y a pas d'autres voyelles.
10. il n'y a qu'un seul **I** dans la langue rromani et il se manifeste sous deux variantes de position.
11. on distingue **h** (laryngal) et **x** (vélaire).
12. les dorsales **g**, **k** et **kh** s'écrivent selon le système protoromani et chacun les lit selon son parler (palatalisées ou non).
13. les aspirées sont notées par le graphème **h** : **ph**, **th** etc.
14. la tendance est de conserver l'opposition entre deux **r** : un simple et un autre (rétroflexe, nasalisé, etc.) dans les dialectes qui présentent cette opposition. Dans ceux-ci, on peut écrire **rr**.
15. on garde le principe des postpositions, lesquelles indiquent les sandhis I, II et III et sont caractéristiques des langues indiennes modernes. Leur graphème initial (archigraphème) est **q**, **ç** et **θ** (au lieu de **8** qui n'est pas admis dans l'écriture standard).
16. les sibilantes s'écrivent **c**, **ć**, **čh** (ou **ch**), **s**, **ś**, **z**, **ź** et **ʒ** (ou **ʒ**).
17. on élimine le **ɟ** [dʒ], qui n'a pas valeur de phonème.
18. les sibilantes (affriquées) **čh** et **ʒ** se prononcent respectivement [tʃh] et [dʒ] dans les dialectes I et II et [ç] et [z] doux dans le dialecte III. La neutralisation des oppositions [ʃ]≠[ç] et [ʒ]≠[z] n'est pas admise dans la langue standard.
19. l'accent est généralement final (oxyton). Là où il ne l'est pas, il est indiqué par "l'accent grave" : **à**, **è** etc.
20. il n'y a pas de voyelles brèves et longues en opposition. Toutes sont moyennes (medium).
21. lorsque l'on a le choix entre deux constructions, une analytique et une synthétique, la préférence va à la synthétique.

Varsovie (Jadwisin-Serock) 07. IV. 1990 — Signatures de S. Balić, R. Djurić, G. Demeter, Š. Jusuf, M. Heinschink, A. Lewkowicz, I. Danka, R. Gsell, L. Manuś, A. Jośi, I. Šabàni, S.-K. Thakkar, M. Courthiade, I. Hancock, A. Daróczy, T. Poboźniak, L. Čerenkov et du représentant de l'Unesco le dr V. Koptilov.

ANNEXE 2

L'Alphabet rromani issu de la décision de Varsovie

(tableau diffusé dans les années 1990 dans les Balkans

– la colonne de droite en API a été ajoutée ici pour le lecteur occidental)

Graphèmes de base :

rromanes	srpskohrvatski	shqip	ελληνικά	български	IPA
a A	a	a	α	а	[a]
b B	b	b	μπ	б	[b]
c C	c	c	τσ	ц	[ts]
é Ć	č	ç	τσι	ч	[tʃ]
éh ĆH	čh*/šj°	çh*/shj°	τσιχ*/σι°	чх*/шь°	[tʃh*/ɕ°]
d D	d	d	ντ	д	[d]
e E	e	e	ε	е	[e]
f F	f	f	φ	ф	[f]
g G	g (đ)	g (gj)	γκ (γκι)	г (гъ)	[g (gʹ)]
h H	h	h	χ	х	[h]
x X	[germ. ch : Achtung]		χ	Х	[x]
i I	i	i	ι	и	[i]
j J	j	j	γι	й	[j]
k K	k (ć)	k (q)	κ (κι)	к (къ)	[k (kʹ)]
k KH	kh (čh)	kh (qh)	κχ (κιχ)	кх (къх)	[kh (kʹh)]
l L	l, lj	ll, l	λ, λι	л, ль	[l, lʹ]
m M	m	m	μ	м	[m]
n N	n, nj	n, nj	ν, νι	н	[n, nʹ]
o O	o	o	ο	ο	[o]
p P	p	p	π	π	[p]
ph PH	ph	ph	πχ	πх	[ph]
r R	r	r	ρ	ρ	[r]
rr RR	[r/rr/γ/x/h...]		[ρ/ρρ/ρ̇/γ...]	[pp/γ/x...]	[r/rr/rr/ρ/γ/x]
s S	s	s	σ	с	[s]
ś Ś	š	sh	σι	ш	[ʃ]
t T	t	t	τ	т	[t]
th TH	th	tʹh	τχ	тх	[th]
u U	u	u	ου	у	[u]
v V	v	v	β	в	[v]
z Z	z	z	ζ	з	[z]
ž Ž	ž	zh	ζι	ж	[ʒ]
ʒ Ǟ	dž*/žj°	xh*/zhj°	ντζι*/ζι°	дж*/жъ°	[dʒ*/z°]

* : dialèkte bi afrikatenqe mutaciaqo

° : dialèkte e afrikatenqe mutaciaça.

Prejotisarde vokàle :

ǎ = [ja], ǒ = [jo], ǔ = [ju]...

Pospozicienqe grafème :

θ = [t] ; -nθ- = [-nd-]

ç = [s/j/h/Ø...] ; -nç- = [-nc-]

q = [k (kʹ/ć/č...)] ; -nq- = [-nq- (-ngʹ -/ -nd̄ -/ -ndž -...)]

ANNEXE 3

Déclaration finale de la conférence organisée du 18 au 23 mars 1994 à Wiener Neustadt par la United Bible Society sur la traduction de la Bible en rromani..

A DECLARATION

Thanks to the translation of the Bible, many nations in Europe and in the World have built up their language and raised to a higher level their religious and moral but also human, cultural and national consciousness.

The Rromani language is of a special meaning for the national and cultural identity of the Rromanies and Sinties, a people of common origin but with no national territory of their own.

For these reasons among others, it is considered of the utmost importance to achieve a valuable common Rromani translation of the whole of the Holy Scriptures, possibly in 3 to 5 hyper-varieties mirroring in a perspective of convergence most of the varieties currently encountered in colloquial use of the Rromani language. A similar project is set forth for the New Testament in 12 to 15 varieties. In order to grant an easier intelligibility to a wide range of Rromanies, it is recommended to use the common spelling of Rromani, as passed at the 4th World Rromani Congress in Warsaw-Serock in April 1990 — with possible minor modifications and/or adaptations.

Due to the necessity to achieve a translation at the same time scientifically satisfying and broadly understandable, we consider it advisable:

- 1) to compile an exhaustive bibliography of all existing translations of fragments of the Bible published so far in Rromani ;
- 2) to achieve a critical analysis of all these translations ; for this purpose, it would be extremely useful to circulate some copies of the most relevant ones among them, in which the different possible co-operators and users would underline passages which are not understandable to the people they work with ;
- 3) on the basis of these results, to identify a list of open questions and non resolved problems and to set up a working group consisting of specialists and experts who could treat these problems in co-operation with the Group of Research and Action in Rromani Linguistics set up by the Gypsy Research Centre of the University Paris V and with experts in Hebrew, LXX Greek, New Testament Greek and exegesis of different denominations;
- 5) to train in these specialities a small group of young Rromanies, who could achieve step by step a really high quality translation of the whole of the Old and New Testaments, as formulated above ;
- 6) to set up an "emergency group", which could meet the need of non-printed translation of the most frequently needed fragments of the Bible, especially in different dialectal varieties ;
- 7) to call a conference devoted to the theological, religious and ethno-cultural life of the Rromanies and Sinties, the participants of which would be experts in theology, philosophy, anthropology, history of the Old and New Testaments, traductology, philology, linguistics and socio-linguistics as well as practical translators and people involved in evangelization, in order to outline the most salient methodological and theoretical aspects of the ethno-cultural framework in which should be achieved the common (international and interdenominational) translation of the Bible ;
- 8) to keep standing links of consultation with other experts, especially those of the United Bible Society in all these proceedings ;
- 9) to formalize the above-mentioned network in connection with the Rromani Foundation Rromani Baxt, to launch a Newsletter between the participants and to trust the co-ordination of this work to Donald Kenrick.

In order to provide the new generations with a working knowledge of these issues and solutions thought of for them, our proposal is to organize also regular seminars, the aim of which will be a better approach of the Holy Scriptures and their message. At the same time, the participants would acquire a better knowledge of Rromani language, history and culture.

Wiener Neustadt 22.III.1994

Choli Daróczi József, Mateo Maximoff, Ștefan Bârniș, Valdemar Kalinin, Vlado Olah, Joan Vaida, Gheorghe Vaida, Edward Wesolek, Sulio Metkov, Carmen State, Salomeea Romanescu ta Saimir Mile.